

Hélène Rossignol

LA COUR AUX ESPRITS

*A Douarnenez ,
un lieu de vie communautaire,
une époque, une société, une histoire
individuelle*

AVANT-PROPOS

Parler de la Cour de mon enfance, celle que les Douarnenistes ont appelé « la cour de la mairie », est une idée ancienne qui surgissait de temps à autre et m'interpelait, tel un défi à relever. Il me fallait comprendre ce qu'avait de singulier la vie communautaire que j'y ai connue dans ma petite enfance et l'impact que cela avait eu sur moi.

Une vie communautaire que notre époque a du mal à imaginer. C'est si simple de dire à présent, « c'était du Zola » !

C'était bien autre chose que la misère. Les pages qui suivent le montreront aisément. Elles montreront aussi et surtout l'interaction qu'il y a entre l'individu et son milieu, elles montreront son adaptation constante au milieu pour s'insérer au mieux dans l'économie de la pêche, dans un moment historique particulier, celui de la reconstruction du pays après la guerre. Beaucoup de choses se sont jouées à ce moment-là, le port n'a pas su prendre la voie de la modernisation, d'un agrandissement nécessaire à son extension. Mais ce n'est pas le propos de ce livre.

Ni historique, ni économique, il est tout à la fois réflexion sociologique et récit biographique. Et s'il avait fallu lui donner un patronage, c'est celui d'Edgar Morin pour la réflexion sociologique, celui de Boris Cyrulnik pour l'étude d'une résilience et celui de l'historienne Mona Ozouf pour son analyse de l'action émancipatrice de l'Ecole, et de la

« guerre scolaire » en Bretagne : ce sont ces trois figures intellectuelles qu'il m'aurait fallu convoquer, et que j'ai directement ou indirectement invoquées.

Dans cette réflexion, je me suis également aidée de la littérature pour explorer certaines réalités devenues trop générales, trop loin de nous, auxquelles il fallait redonner du corps : la misère et son cortège de figures comme le manque, le deuil, la veuve et l'orphelin... La littérature et ses procédés d'écriture m'ont également permis de trouver le juste équilibre entre la distance observatrice et réflexive et l'empathie nécessaire...

Ce livre pourrait être une « socio-analyse » comme le souhaitait Pierre Bourdieu qui n'eut pas le temps de mener à terme le travail biographique qu'il avait commencé.

En ce cas, cette « socio-analyse » livre une « parole de femme », longtemps comprimée, qui peut légitimement tenir sa place aux côtés des discours historiques, économiques, tenus par des hommes dans les dernières années.

Elle livre une réflexion qui s'inscrit sans aucune hésitation dans la réflexion plus générale, menée depuis une cinquantaine d'années, sur la société maritime de Douarnenez où les femmes sont des femmes puissantes, habituées à organiser et à réguler la vie privée, sociale, politique, en l'absence des hommes.

Une façon d'être au monde que j'ai reçue en héritage, qui a toujours inspiré mon action, à Douarnenez ou ailleurs, un ailleurs attirant pour qui était très vite « sortie de la cour ».

Je vous invite à emprunter avec moi le long couloir de pierre qui menait à ce qui fut « l'ancienne mairie », et à ma suite, ouvrir les serrures de toutes ces portes oubliées pour retrouver, « réenchanter » une vie communautaire propre au Douarnenez des années d'après-guerre.

A Douarnenez, février 2023

Il est un couloir de pierre qui s'enfonce sous la terre, dans les ténèbres du temps, et qui m'entraîne avec lui dans une vertigineuse descente où, choses, êtres, lieux du temps présent, se défont un instant, pour se recomposer aussitôt ; quittent leur ordre de circonstance, pour se réordonner plus avant, dans un autre agencement, tel un kaléidoscope que la main du temps aurait secoué.

Un autre agencement où brutalement tout s'est à nouveau figé, retrouvant d'instinct, un autre accord des sons, des couleurs, des relations, des situations, celui d'une société ancienne, oubliée malgré les traces qui en restent aujourd'hui, que certains ont en vain tenté d'animer – et tentent encore et toujours - pour la ressusciter à coups de dates, de faits, de photos même...

Lettres mortes, écho trop sourd : rien n'y fait, ni l'érudition appliquée des sondeurs-chercheurs, ni les vagues régulières de publications. Nous autres, contemporains, pouvons seulement savoir que cela a existé, mais tout demeure incomplet, évanescent, dans un pâle reflet de cette vie qui s'en est allée et qui s'est autrement déployée.

Quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils aient fait dans un passé récent, cela reste définitivement enfoui au bout du couloir de pierre qui me fait face, long couloir voûté que je vais essayer de suivre sous la terre, en ouvrant toutes les portes

sur mon passage, y compris celle de la prison dont j'ai retrouvé la clé rouillée, dans un sac oublié au fond d'une armoire.

Et ensuite, j'ouvrirai toutes grandes les portes de la haute maison de pierre, dans la vaste désolation du vide, aidée de deux seuls repères : à l'arrière ce qui subsiste d'une autre mairie, avec ses bains-douches à jamais fermés et à l'avant, la petite école de mon enfance, elle aussi fermée pour d'éternelles vacances. J'avancerai avec ordre et circonspection...

Mais non sans crainte.

Pour cheminer dans cette nuit des temps, pas de sibylle devant moi m'ouvrant la route des enfers. Il me faut passer seule sous la voûte, sans m'attacher outre mesure aux fissures et aux lézardes inquiétantes qui sillonnent les parois. Sans me préoccuper de ce rêve, ou plutôt de ce cauchemar récurrent de l'enfance, celui d'une voûte de pierre qui s'écroule sur moi et sur une assemblée en prières, dans le fracas des orgues déchaînés, pour un final apocalyptique qui entraîne soudain l'effondrement de l'édifice et l'abolition de ma conscience...

Un cauchemar qui m'a longtemps hantée dans mes dix premières années sans que j'aie pu lui donner un sens. Le temps est venu de savoir, d'aller plus avant. Le premier pas est fait.

En face de moi, tout au bout du tunnel, un carré de lumière en haut de l'escalier de pierre. Reste maintenant à grimper...en retenant mon souffle et en laissant aller ma plume.

*

